Editorial

Andrea Cavazzini

Electronic version

URL: <https://journals.openedition.org/grm/2597>

DOI: 10.4000/grm.2597

ISSN: 1775-3902

Publisher

Groupe de Recherches Matérialistes

Electronic reference

Andrea Cavazzini, "Editorial", *Cahiers du GRM* [Online], 17 | 2020, Online since 30 December 2020, connection on 30 September 2021. URL: <http://journals.openedition.org/grm/2597> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/grm.2597>

This text was automatically generated on 30 September 2021.

© GRM - Association

Editorial

Andrea Cavazzini

- 1 Ce Dossier des *Cahiers du GRM* surgit de la rencontre de plusieurs questionnements que des occasions différentes, des préoccupations diverses et des interlocuteurs variés ont suscités et développés au sein du Groupe de Recherches Matérialistes.
- 2 Il s'agit donc d'un Dossier dont la réalisation a été incontestablement collective, bien que sous une forme presque totalement décentralisée : une forme qui correspond à un régime déjà existant du travail du groupe et de la revue, mais qui a été également imposée par la crise sanitaire depuis le printemps 2020 – une phase qui continue toujours et dont les conséquences sur le travail collectif, politique et intellectuel, restent pour l'instant imprévisibles¹.
- 3 La recherche sur les pratiques de l'enquête militante se rattache certes à la longue durée des travaux du GRM, notamment aux séminaires consacrés à l'enquête ouvrière et à la tradition de la *conricerca*². Mais des questionnements plus immédiats ont déterminé le contenu et la structure des contributions que ce *Cahier* présente à ses lecteurs. D'abord, il s'agissait de prolonger la réflexion sur la « mélancolie de gauche », ce complexe subjectif que l'un des Dossier les plus récents des *Cahiers* indique à la fois comme un symptôme des difficultés pour les pratiques militantes ou « engagées » contemporaines de retrouver un rapport effectif au réel, et comme une expression de la tendance à projeter ce décalage d'avec le présent sur l'élaboration fantasmatique d'un passé à la fois sombre et glorieux³. Un tel complexe met en cause, de toute évidence, tout le travail d'« anamnèse » des séquences révolutionnaires au XX^e siècle et au XIX^e, en suggérant qu'un tel travail, faute de pouvoir s'inscrire dans une réappropriation politique effective de l'héritage de ces séquences, risque de se réduire à l'élaboration paralysante et interminable d'un passé fantasmé, voire de l'image fictive d'une époque imaginaire censée être plus intense et plus riche que le présent.
- 4 Or, parmi les objets et les gestes que cette anamnèse a saisis, et qui semblent pouvoir viser au-delà de l'enfermement mélancolique dans la contemplation des images du passé, il nous a semblé pouvoir indiquer précisément les *pratiques de l'enquête* dans leurs différentes acceptions⁴.

- 5 Du XIX^e siècle à aujourd'hui, le terme « enquête », tel qu'il apparaît dans le discours du mouvement ouvrier et des courants révolutionnaires ou oppositionnels, recouvre une multiplicité d'objets et de procédures concrets qu'il est difficile de décrire par des formules simples et univoques, mais dont on peut dégager quelques traits communs. L'enquête militante a souvent joué le rôle d'un retour au réel par-delà les paradigmes théoriques et politiques figés en autoreproduction idéologique : à la fois confrontation des programmes politiques et des paradigmes théoriques à la matérialité des rapports sociaux, voire à la composition économique, idéologique et politique des classes exploitées et processus de transformation mutuelle des enquêteurs et des enquêtés par la recherche commune d'une connaissance plus riche et d'une orientation plus efficace, l'enquête représente la sortie de la pensée et de l'action de l'auto-enfermement dans le toujours-identique des ordres discursifs et des pratiques réduites à rituels.
- 6 La généalogie de ces pratiques d'enquête remonte bien entendu aux « classiques » : enquête de Friedrich Engels en 1844 sur la classe ouvrière en Angleterre – un ouvrage qui est une matrice décisive de toute l'œuvre ultérieure de Marx et d'Engels – enquêtes ouvrières élaborées par Marx en 1880 pour la *Revue socialiste*, enquête de Lénine sur le capitalisme en Russie à la fin du XIX^e siècle ou de Mao sur les classes sociales en Chine dans les années 1920... La contribution de Mao à l'histoire de l'enquête militante constitue à bien des égards un tournant décisif, car c'est sur des pratiques d'enquête que le révolutionnaire chinois se propose de fonder la « ligne de masse » : d'où l'amorce d'une pratique du rapport entre base et avant-garde qui vise à transformer le modèle « pédagogique », vertical et unilinéaire, propre à la Troisième internationale et à redistribuer les fonctions de la connaissance et de l'initiative stratégique.
- 7 Mais ce n'est qu'après la crise des modèles organisationnels tiers-internationalistes, entre les années 1950 et 1970, suite à la reprise des luttes ouvrières et aux mouvements étudiants, qui deviennent le site d'une contestation radicale des structures de pouvoir au sein de la vie quotidienne, et à l'émergence d'expériences socialistes alternatives aux modèles européens, que l'enquête « de terrain » devient, non seulement une pratique généralisée, mais aussi un moment essentiel tant de l'analyse des situations que des processus d'organisation politique : à partir des années 1960, la référence à des pratiques d'enquête est un leitmotiv fréquent dans les démarches militantes et activistes et dans les théories critiques de la société.
- 8 On peut en ce sens considérer comme paradigmatique l'enquête ouvrière menée en Italie par les *Quaderni Rossi*, articulant la repolitisation des conditions concrètes de l'usine à la construction d'une analyse critique du capitalisme des Trente Glorieuses, ainsi qu'au déplacement de l'initiative politique des directions politiques et syndicales aux collectifs ouvriers et aux militants de base⁵.
- 9 Ce qui semble caractériser les différentes pratiques de l'enquête est ainsi la jonction d'une intention « militante », visant la transformation d'une situation donnée, avec un certain usage du savoir : le savoir relevant des ressources savantes de la sociologie, de l'ethnographie et de l'histoire, qui nourrit ainsi l'analyse des situations déterminées ; mais aussi le savoir produit par les sujets impliqués dans un contexte déterminé et par les militants-enquêteurs plongés dans les situations singulières dans lesquelles ils interviennent.
- 10 Ainsi, l'enquête peut apparaître non seulement comme un outil cognitif et comme le moment d'une stratégie politique se fondant sur des informations précises, mais aussi comme la tentative de se réapproprier une capacité d'autonomie et

d'autodétermination et comme une entreprise de connaissance indissociable de cette réappropriation – expression d'une demande de savoir et de la recherche d'une plus grande puissance d'agir, l'enquête est une pratique dont le statut n'est pas qu'instrumental et dont l'étude peut éventuellement fournir un contre-poison à la méditation nostalgique ou morose des vestiges du passé et des constructions intellectuelles. Autrement dit, l'enquête est le lieu où l'étude du passé révolutionnaire peut devenir autre chose que la contemplation d'une image et s'ouvrir à la réappropriation de la pensée par le réel.

- 11 Cet ordre de réflexions s'est greffé sur l'attention portée, d'abord au cours d'échanges et de conversations informelles, puis lors d'une réunion d'organisation du GRM (à Liège, en octobre 2018), à l'ouvrage de Jacques Rancière, *En quel temps vivons-nous ?*, paru en 2017. Dans ces dialogues parfois tendus avec Eric Hazan, Rancière esquisse un bilan sans complaisance de la séquence des mobilisations qui ont suivi la crise économique de 2007-2008, et du rapport au passé (et au présent) qui caractérise, non sans effets paralysants, de nombreuses tentatives de mesurer la distance entre l'actualité et l'époque du communisme, et d'en réapprécier critiqueusement l'héritage.
- 12 Tout en indiquant les limites et les impasses des mouvements nés de la crise, tel le « mouvement d'occupation des places », l'auteur du *Maître ignorant* affirmait la nécessité de faire le deuil du marxisme en tant qu'avatar du Savoir absolu susceptible d'articuler la théorie et la pratique, le concept et l'affect, la saisie intellectuelle du monde et sa transformation consciente, la vie quotidienne et les structures fondamentales de la société, et partant de renoncer à la recherche d'un seul et unique modèle de pratique militante fondé sur une Théorie archontique ou hégémonique : le « type de subjectivité qui identifiait le temps de l'action politique au temps d'un processus global et déterminait en fonction de cela les modes d'articulation et de hiérarchisation entre éléments » est une figure du passé, remplacée par « le type de militantisme qui est aujourd'hui dominant » :

Celui qui se saisit d'une circonstance spécifique – une forme de domination, un type d'injustice (...) : pour défendre les droits des pauvres qu'on veut chasser de leur logement ou des paysans qu'on veut chasser de leur terre, lutter contre un projet menaçant l'équilibre écologique, accueillir ceux qui ont dû fuir leur pays, empêcher qu'on ne les renvoie chez eux, leur donner les moyens de s'intégrer là où ils sont, offrir des moyens d'expression à ceux qui n'en ont pas, permettre à telle ou telle catégorie d'êtres humains infériorisée pour telle ou telle raison (...) d'imposer une règle d'égalité, et mille autres combats de cette sorte⁶.
- 13 La « scène » des pratiques politiques émancipatrices est donc, selon Rancière, irréversiblement éclatée, homogène en cela à une scène « sociale » dont le monde du travail ne constitue plus la synthèse et la médiation face à la totalisation triomphante du Capital.
- 14 Car, si aucune « Théorie » ne peut plus prétendre articuler exhaustivement la connaissance et l'action, si aucun modèle de militantisme et d'organisation n'arrive plus à s'imposer comme hégémonique, ce n'est pas uniquement à cause de la perte de crédibilité de la « science » marxiste, mais aussi et principalement à cause du fait que cette crédibilité se fondait sur la centralité ouvrière – donc sur l'idée que le travail vivant organisé et exploité par les réseaux abstraits de la valorisation capitaliste constituait littéralement une « autre scène », une contre-totalité porteuse d'une subjectivité immédiatement politique et d'une autre forme possible de la société.

- 15 Avec l'écroulement de cette perspective, l'éclatement des référentiels « locaux » s'impose, et fait l'objet d'un constat incontournable. Mais la question reste ouverte des manières d'interroger cette situation au-delà justement du simple constat et de la réaction immédiate, morose ou jubilatoire, devant la pluralité non-totalisable de ce champ de pratiques et de mouvances.
- 16 Comment saisir et valoriser les manières de fonctionner concrètement des tentatives et des expériences qui arrivent à exister et à s'inscrire dans la durée ? Comment éviter la contemplation résignée ou euphorique de l'absence de centre, pour retrouver le chemin d'expériences déterminées jouant précisément la dialectique entre le « centre » et les « marges » ? Comment se jouent à nouveaux frais les conditions d'intelligibilité du monde contemporain et de ses structures, de ses formes de domination ? Comment se restructurent les efforts pour identifier les contradictions, les points critiques, et les failles d'un tel monde ? Comment sont assumées, gérées et analysées, dans le même temps, les difficultés de mener à bien ces tentatives, les impasses et les échecs ?
- 17 Quels sont, autrement dit, les formes du « retour au réel » que les expériences contemporaines arrivent à organiser pour éviter de faire de leur pluralité le simple spectacle de l'impuissance ?
- 18 C'est en suivant le fil de ces questions que l'hypothèse a pris forme d'un Dossier largement consacré au questionnement direct d'expériences contemporaines dont l'activité repose à la fois sur un principe de confrontation au réel des rapports sociaux et sur la vérification critique incessante des connaissances par la réorganisation du partage des savoirs et des paroles, donc sur des pratiques que l'on peut assigner à la sphère de l'enquête au sens le plus large du terme.
- 19 Le but de cette démarche était d'abord d'explorer la fécondité de certaines manières d'habiter la condition d'éclatement décrite par Jacques Rancière, mais elle visait également à permettre de situer le travail du GRM, et plus généralement l'étude des séquences émancipatrices du passé, au sein d'une situation générale qui impose de s'interroger sur le rapport au réel qu'entretiennent les théories et les histoires critiques, ou plus simplement toute activité intellectuelle se voulant soucieuse de ses propres enjeux sociaux et politiques.
- 20 D'où la volonté de faire de ce Dossier une « enquête sur l'enquête », afin d'explorer les manières dont les pratiques d'enquête sont jouées dans la situation actuelle au sein d'expériences diverses, tout en essayant de comprendre dans quelle constellation, dans quel état de l'engagement critique vis-à-vis de la réalité historique et sociale, et finalement dans quel champ d'affinités, divergences et rencontres possibles s'inscrit notre propre travail d'étude et d'édition. C'était aussi, du point de vue subjectif, le désir de jeter sur notre travail un regard rétrospectif dont le fil conducteur ne se réduirait pas à une position mélancolique...
- 21 Une autre source de la démarche qui a abouti à ce Cahier ont été les activités que le GRM mène depuis 2018 en collaboration avec un groupe de chercheurs réunis autour de l'Université de Naples « Federico II » : une collaboration qui correspond au profil géographiquement éclaté du Groupe, tout en ouvrant la possibilité d'une « migration » de ses thèmes de recherche vers des nouveaux contextes linguistiques et générationnels.

- 22 Ces activités se sont concrétisées d'abord, fin 2018, à travers un colloque consacré à l'opéraïsme⁷ – qui a réinvesti un objet en quelque sorte inaugural du travail du GRM, et dans lequel l'étude de l'enquête et de la *conricerca* a joué un rôle important – pour réaliser ensuite, fin 2019, une deuxième rencontre dont le sujet fait écho à la problématique de l'enquête telle qu'elle était en train d'être formulée à partir des discussions et des travaux déjà mentionnés.
- 23 Dans le colloque *Teoria e prassi tra università e movimenti* (Naples, 19-20 novembre 2019)⁸, l'enjeu consistait à interroger les conditions de production d'une nouvelle théorie critique dans leur « circulation » entre usages critiques des institutions universitaires et élaborations réflexives et discursives d'expériences de politisation diverses : ainsi, ce colloque a associé aux chercheurs des membres de groupes, collectifs et organisations politiques, dont certains, contactés à cette fin avant ou après les deux journées de novembre, ont contribué au Dossier que nous présentons.
- 24 La confrontation à cette occasion entre des initiatives théoriques « savantes » et des expériences militantes ou engagées a permis d'accéder (d'une manière certes partielle et insuffisante) à une « scène » italienne caractérisée par la recherche d'une recomposition de pratiques et de perspectives dans un contexte qui constitue, depuis plusieurs décennies, un laboratoire, souvent inaperçu, pour des expérimentations et des stratégies politiques et sociales opposées.
- 25 Non seulement la « séquence rouge » italienne des années 1960 et 1970 a été marquée par une diversité et une intensité exceptionnelles des expériences de transformation des rapports sociaux, si bien que les paradigmes discursifs actuellement dominants dans la gauche radicale et dans les aires antagonistes sont souvent des legs des mouvements italiens – la réception d'auteurs comme Antonio Negri et Giorgio Agamben, ou des courants autonomes et post-opéraïstes en constitue un témoignage éloquent. Mais c'est aussi la liquidation de ces expériences, la dissolution du mouvement ouvrier et l'affirmation de la gouvernance et de l'hégémonie néolibérales qui ont atteint, en Italie, une violence et une profondeur singulières.
- 26 Depuis cette époque-là, l'Italie a continué à représenter le site d'expérimentations radicales de la part des classes dominantes européennes : après l'articulation directe entre les médias et le pouvoir politique qui a marqué les années 1990, la gestion capitaliste de la crise financière par l'état d'exception permanente, la précarisation extrême des jeunes générations, la liquidation de l'Université et de la culture en tant qu'espaces potentiellement critiques, la transformation des institutions étatiques et de la vie politique en réseau inextricable d'intérêts particulier et d'allégeance néo-féodales, la diffusion massive des modèles mafieux, illégaux ou para-légaux dans la vie économique et sociale comme ressort de l'accumulation du capital...
- 27 Plus récemment, c'est en Italie que l'espace politique et le *storytelling* idéologique se sont organisés autour de la polarité, à la fois ultra-capitaliste et autoritaire, entre gouvernementalité néolibérale et national-populisme raciste, et c'est toujours d'abord l'Italie qui a inauguré en Europe l'explosion de la « crise sanitaire », sa transformation en narration gouvernementale et en état d'urgence illimité, ainsi que son usage comme levier de nombreuses stratégies politiques – de la gestion des migrations aux rapports de forces au sein de l'Union européenne en passant par les mesures d'austérité et le durcissement des politiques sécuritaires.

- 28 En même temps, la situation italienne est aussi celle où un travail « de base » peut toujours être mené dans les quartiers et dans les périphéries et où les questions de l'entraide et de l'auto-organisation des populations se posent et s'imposent comme des enjeux politiques durables, parfois à travers des négociations possibles avec les autorités locales. Que l'on songe à la manière dont le mouvement des « centre-sociaux », l'un des avatars principaux de la mouvance post-autonome des années 1980 et 1990, a réussi, non sans contradictions, à imposer et à ancrer dans la durée des pratiques situées mais susceptibles d'être transférées et généralisées – des pratiques qui peuvent articuler et décloisonner des enjeux différents, tels la réappropriation des espaces et des services urbains, les problèmes du logement et de la précarité, la condition des migrants, les rapports entre les communautés et le territoire... La consistance et la continuité de ces pratiques caractéristiques persistent dans des initiatives récentes, dont les contributions de ce Dossier font état, d'une manière encore trop incomplète.
- 29 Ainsi, l'Italie apparaît comme un site où coexistent depuis très longtemps des *expériences* qui déclinent des manières différentes ce que nous avons voulu interroger sous le nom d'« enquête » et des *expérimentations* menées sur les « corps vils » d'une population sans cesse minorisée et brutalisée par ses classes dirigeantes : l'enquête comme pratique collective de libération donc, et son double obscène qui est la « révolution passive » imposée à des hommes-cobayes, héritiers des hommes-chevaux et des hommes-ressorts fabriqués par le Capital dans les phases plus anciennes de son histoire.
- 30 Tous ces parcours, toutes ces suggestions et réflexions, esquissent un profil provisoire des pratiques d'enquête que ce Dossier essaie de cerner, un profil qui peut être résumé par les points suivants en tant qu'« axiomes » de l'enquête dans l'acception la plus large de ce mot.
- 31 Ainsi, l'« enquête » peut-elle être vue comme le nom commun de toutes les procédures qui, au sein d'une pratique déterminée, tendent à réaliser les opérations suivantes, ou du moins une partie d'entre elles :
- 1) l'investissement d'un site ou d'un nœud de la vie ordinaire, de certaines structures du quotidien, qui sont saisies, par-là, non seulement comme des lieux d'aliénation et d'emprise des déterminismes sociaux, mais aussi comme le champ où se manifestent la contradiction et le conflit entre le poids de l'assujettissement et une exigence, plus ou moins latente et obscure, de libération et de connaissance ;
 - 2) l'articulation entre, d'une part, la fidélité à une situation locale, à un enjeu précisément situé, et, d'autre part, l'effort pour tracer des voies de communication, des passages et des liens visant d'autres expériences et, en dernière instance, un horizon au moins tendanciellement universel – contre les dangers de la fermeture sectaire et de la « fusion » régressive ;
 - 3) la rencontre entre des « mondes » sociaux, culturels et idéologiques dont la communication et la transformation réciproque sont non seulement non garanties, mais activement empêchées par l'ordre social dominant – les coopérations entre des militants et des ouvriers, des étudiants et des membres des classes laborieuses, des intellectuels et des travailleurs manuels restent le paradigme « classique » de cette rencontre que des contextes différents déclinent des manières les plus diverses ;
 - 4) la vérification et la transformation des rapports entre direction et exécution, théorie et pratique, stratégie et tactique, connaissance et action, de sorte que les partages et les

distributions du savoir et de la parole, de la réflexion et de la décision sont réorganisés et que les « mondes » qui se rencontrent dans de tels sites accèdent à des capacités de faire et de dire que les rapports économiques, politiques et idéologiques dominants rendent impossibles.

32 Il est assez ironique de constater que cette axiomatique est, *grosso modo*, la même qui gouverne implicitement un texte comme *Que faire ?* et qui définit, en 1902, les tâches assignées par Lénine au travail du Parti révolutionnaire. L'ouvrage de Lénine est généralement considéré comme la théorisation par excellence du parti-instituteur, remplaçant l'auto-détermination des travailleurs par la direction d'une organisation fondée sur le Savoir. Toutefois, si l'on lit attentivement le texte – il est infiniment regrettable qu'une décennie de redécouverte des classiques du marxisme n'ait pas accouché d'une nouvelle édition critique de ce livre décisif – on peut voir que le discours de Lénine est bien plus riche et nuancé.

33 S'il est incontestable que la tâche du parti consiste à éduquer la conscience politique des ouvriers, Lénine rappelle que l'appropriation des connaissances portées initialement par les théoriciens socialistes reste un acte des ouvriers eux-mêmes, et que c'est par cet acte que les travailleurs peuvent saisir de manière adéquate leur position au sein de la structure sociale et se situer critiquement en elle :

La conscience des masses ouvrières ne peut être une conscience de classe véritable si les ouvriers n'apprennent pas à profiter des faits et événements politiques concrets et actuels pour observer chacune des autres classes sociales dans toutes les manifestations de leur vie intellectuelle, morale et politique, s'ils n'apprennent pas à appliquer pratiquement l'analyse et le critérium matérialistes à toutes les formes de l'activité et de la vie de toutes les classes, catégories et groupes de la population (...); car, pour se bien connaître elle-même, la classe ouvrière doit avoir une connaissance précise des rapports réciproques de la société contemporaine, connaissance non seulement théorique... disons plutôt : moins théorique que fondée sur l'expérience de la vie politique⁹.

34 L'acquisition du savoir dont il est ici question consiste d'abord à politiser tout aspect de la vie quotidienne des hommes vivant dans une société donnée, à apprendre à relier chacun de ces aspects au tout dont ils sont des moments et qui détermine par conséquent aussi les conditions des travailleurs : c'est en acquérant un tel savoir que les ouvriers parviennent à transformer leur position par rapport aux circonstances de leur existence, à changer leur manière de regarder leur vie, et donc aussi leur manière de vivre.

35 L'appropriation de cette connaissance est un acte libérateur aussi pour une autre raison. Lénine insiste sur le fait que l'éducation des ouvriers par les théoriciens est une exigence des ouvriers eux-mêmes, l'expression d'un désir de savoir qui détermine une initiative du sujet « apprenant » – les « maîtres » sont saisi par une interpellation urgente de la part des « élèves » :

L'ouvrier révolutionnaire (...) dira (...) : nous ne sommes pas des enfants que l'on peut nourrir avec la bouillie de la seule politique « économique » ; nous voulons savoir tout ce que savent les autres, nous voulons connaître en détail tous les côtés de la vie politique et participer activement à chaque événement politique (...). Pour cela, il faut que intellectuels nous répètent un peu moins ce que nous savons bien nous-mêmes, et qu'ils nous donnent un peu plus de ce que nous ignorons encore, de ce que notre expérience « économique », à l'usine, ne nous apprendra jamais les connaissances politiques. Ces connaissances, vous pouvez les acquérir, vous autres intellectuels, et il est de votre devoir de nous les fournir en quantité cent et mille fois plus grande que vous ne l'avez fait jusqu'ici, non pas de nous les fournir

seulement sous forme de raisonnements, brochures et articles (auxquels il arrive souvent d'être – pardonnez-nous notre franchise ! – un peu ennuyeux), mais absolument sous forme de révélations vivantes sur ce que notre gouvernement et nos classes dominantes font précisément à l'heure actuelle dans tous les domaines de la vie. Acquittez-vous avec un peu plus de zèle de cette tâche qui est la vôtre et parlez moins « d'élever l'activité de la masse ouvrière ». De l'activité, nous en avons beaucoup plus que vous ne pensez, et nous savons soutenir par une lutte ouverte, par des combats de rue, même des revendications qui ne promettent aucun « résultat tangible » ! Et ce n'est pas à vous d'« élever » notre activité, car l'activité est justement ce qui vous manque. Ne vous inclinez pas tant devant la spontanéité et songez un peu plus à élever votre activité à vous, messieurs !¹⁰

- 36 On ne saurait affirmer plus clairement que le savoir qui est ici en jeu n'est libérateur qu'en tant qu'il surgit d'un décroisement réciproque des ouvriers et des théoriciens : cette jonction entre des groupes sociaux séparés les force à abandonner l'enfermement dans leurs positions objectives au sein de la société et dans les modes d'action et de pensées qu'ils reçoivent passivement de leur situation.
- 37 Au cœur de la réflexion léninienne sur le parti on trouve donc les mêmes points qui définissent l'enquête : investissement politique de la vie de tous les jours ; mise en rapport des différents nœuds et sphères de la société ; rencontre et transformation mutuelle entre des réalités sociales différentes, entre leurs différentes pratiques du savoir et du discours ; réorganisation et vérification des capacités d'initiative et de direction. C'est à partir de ces quatre points qu'il faut interpréter la thèse de Lénine concernant la conscience de classe qui ne saurait venir aux ouvriers que de l'extérieur : relue du point de vue des pratiques de l'enquête, cette thèse ne peut être comprise comme une posture dogmatiquement pédagogique, mais comme la conséquence rigoureuse de l'impossibilité d'une politique d'émancipation qui ne remette pas en question les identités et les rôles sociaux donnés.
- 38 Cette généalogie léninienne de l'enquête n'a rien de surprenant : elle relève du cadre historique et conceptuel à partir duquel l'ouvrage de 1902 traite à la fois du statut de l'organisation et de la fonction de la pratique théorique.
- 39 D'une part, le problème organisationnel est abordé dans une conjoncture où la pratique politique du parti révolutionnaire n'est pas réellement confrontée à la tâche de la prise du pouvoir étatique – si bien que le travail d'organisation renvoie ici à une pratique de l'enracinement dans la temporalité « géologique » de la vie quotidienne, des moments ordinaires et de la circulation collective et anonyme des affects et des discours ; d'autre part, la pratique théorique perd le statut d'élaboration savante et, à la limite, systématique, qu'elle avait dans l'élaboration marxienne de la critique de l'économie politique, dans l'œuvre du dernier Engels et dans les constructions encyclopédiques de la Seconde Internationale (Kautsky, Lafargue, Dietzgen, Plekhanov, Hilferding...), pour s'inscrire directement dans la pratique politique – c'est les différentes figures de cette inscription que Lénine nomme « tribun du peuple », « agitateur », « propagandiste »...
- 40 Ainsi, la problématique du Parti telle que Lénine l'aborde en 1902 rejoint celle, postérieure, de l'enquête à travers ces deux thématiques : d'une part, l'intériorité réciproque entre pratique théorique et pratique militante, et, d'autre part, l'inscription de la pratique militante dans le niveau « moléculaire » et « souterrain » des rapports sociaux, loin de l'éclat dramatique, au sens premier de « théâtral », des insurrections et de la prise des lieux symboliques du pouvoir d'État. L'organisation clandestine, le parti des « révolutionnaires professionnels », théorisés par Lénine en 1902, les enquêtes

d'Engels et de Marx dans les années 1840 et 1880, ainsi que les enquêtes militantes dans les années 1960 et 1970, incarnent sous des formes à chaque fois différentes une exigence récurrente de retrouver le contact direct avec le « réel » des rapports sociaux – une exigence dans laquelle s'expriment certes le refus et l'impatience à l'égard d'une opposition politique réduite à discours idéologique consolateur, mais aussi les limites et parfois les impasses de pratiques bien plus nobles et consistantes : à savoir, d'une part, l'idée de la politique comme action décisive ou geste exemplaire, héritée de la Révolution française, et, d'autre part, l'image du savoir libérateur comme auto-consistance du concept, héritée de la Philosophie allemande.

- 41 Mais les positions développées dans *Que faire ?* ont des implications qui ne deviendront visibles que beaucoup plus tard, et qui concernent en particulier le problème de la rupture avec l'emprise subjective de l'idéologie : une telle rupture devient désormais l'une des opérations fondamentales dont est chargée l'organisation. Bien que ce problème ne deviendra réellement central que dans le marxisme critique « occidental », lorsqu'il essaiera de comprendre les racines des insuffisances subjectives de la classe ouvrière – les échecs des révolutions en Allemagne et en Italie, la capitulation devant le fascisme et, après 1945, l'intégration subalterne dans le compromis avec le capitalisme des Trente glorieuses –, c'est à Lénine que l'on doit l'idée que la constitution d'un sujet politique ne peut être le fruit d'un développement spontané, de l'expression d'une « substance » ou d'une « nature » sociologiques – Classe ou Peuple –, mais uniquement d'un travail spécifique visant à *analyser*, et donc à défaire et à décomposer, les identités et les déterminations sociales immédiates, l'emprise que les rapports sociaux exercent sur nos manières « spontanées », donc en réalité « organisées », de penser, de sentir et d'agir¹¹. Ainsi, la tâche de l'organisation est de mettre en œuvre des pratiques susceptibles d'ouvrir des fissures et des failles dans la carapace d'acier de la fausse conscience nécessaire, dans la « seconde nature » instituée par la reproduction des rapports sociaux capitalistes.
- 42 La tâche de l'organisation politique revient finalement à créer des zones d'indistinction entre des groupes sociaux, des discours et des pratiques – des « contacts » où les identités constituées sont défaites et reconstruites, de manière à produire une certaine indécidabilité quant aux sujets qui possèdent effectivement le savoir et l'initiative : c'est la perspective d'un *devenir-autre organisé*, par lequel chacun se transforme en apprenant à user des forces et des capacités d'autrui, et la rencontre avec une altérité transformatrice permet à chacun de s'approprier sa propre puissance d'agir. Si la généalogie de l'enquête passe aussi par les réflexions léniniennes, c'est parce que dans l'œuvre de Lénine, qui inaugure le siècle des révolutions victorieuses, s'exprime cette passion du mouvement libérateur vers des nouvelles figures de la pensée et de l'action humaines qui ressurgira dans les expériences politiques de l'après-guerre.
- 43 Si tels sont les traits distinctifs et les enjeux des pratiques de l'enquête, il est possible d'apprécier, à partir d'eux, la distance qui sépare notre présent des exigences qu'ils expriment, et en quoi de telles pratiques représentent une rupture virtuelle avec les tendances dominantes des sociétés contemporaines.
- 44 Le travail d'analyse, de division et de déconstruction qui est au cœur du problème organisationnel depuis le début du XX^e siècle est, aujourd'hui, le refoulé le plus profondément enfoui parmi tous les héritages difficiles ou impossibles du siècle des révolutions. L'idée s'est de nouveau affirmée, parmi les militants et les théoriciens, que les processus politiques surgissent et s'approprient toutes leurs potentialités grâce à

l'auto-mouvement des conditions sociales immédiates, et que la conscience mystifiée et son emprise sur les dominés et sur leurs mobilisations ne constituent pas un problème pratique dont le traitement demande une pratique déterminée. Il est devenu difficile de concevoir qu'un malaise social, une revendication, un point controversé ou un conflit ouvert puissent envelopper des contradictions dont la fécondité, loin d'être donnée, est soumise à la condition d'une transformation possible à la fois des acteurs qu'elles affectent immédiatement et des « analystes » qui décident d'y intervenir.

- 45 Pourtant, la longue séquence des conflits récents, et la pauvreté de ses effets profonds et durables, montre que les formes les plus spectaculaires des luttes sociales – grèves, manifestations, occupations des places, « cortèges de tête », « nuits debout »... – ne sont pas forcément les plus aptes à modifier en profondeur les rapports de forces et les structures sociales, et que la transformation d'une pratique de lutte en rituel ou en *happening* dont le seul effet réel est de produire des émotions agréables chez ceux qui l'animent est le symptôme d'une impuissance politique structurelle.
- 46 Pour sortir de ces impasses, il faudrait de nouveau pouvoir analyser, et défaire, les schémas idéologiques spontanés qui gouvernent les pratiques dominantes dans le champ de l'activisme et de l'engagement, briser leur capacité à produire des satisfactions fantasmatiques – ce qui n'est nullement évident à l'heure qu'il est : la participation à de telles pratiques, ainsi qu'aux formes plus discrètes de l'activisme ou du bénévolat humanitaire, reste trop souvent un remède contre la solitude et l'aliénation de la vie actuelle, et les moyens font défaut pour transformer ces ressorts affectifs en action susceptible de supprimer les conditions réelles de la solitude et de l'aliénation.
- 47 La question reste donc : comment opérer la médiation entre, d'une part, le mécontentement, le refus du statu quo, les mobilisations nombreuses de secteurs et groupes sociaux affectés de manières différentes par la crise et par sa gestion, et, d'autre part, les catégories pratiques et théoriques qui structurent une action réellement libératrice ?
- 48 Cette question porte aussi sur le risque de la régression ouvertement « réactionnaire » ou nihiliste que véhiculent les tendances idéologiques dominantes et dont les mouvements et les courants militants ne sont nullement à l'abri. C'est le risque de l'auto-enfermement dans des « communautés » idéologiques séparées, soudées et rassurées par l'usage incantatoire de paradigmes discursifs auto-référentiels – une impasse récurrente depuis le XIX^e siècle ; c'est aussi le danger que les mouvements d'opposition et la lutte contre les inégalités et les oppressions soient surdéterminés par des schémas idéologiques identitaires – par-delà son évolution assez navrante, entre revirements opportunistes et dérives droitières, le « moment populiste » dont il a été beaucoup question pendant plusieurs années, notamment en France et en Italie, aura contribué à ancrer dans les courants oppositionnels une logique discursive fondée sur la valorisation d'une identité, d'un « nous » exclusif (« le Peuple contre les élites »), au lieu de s'interroger sur ce qu'une condition située et particulière peut devenir dès lors qu'elle vise à dépasser son état de minoration *en même temps que ce qui la définit en tant qu'identité*.
- 49 Or les pratiques de l'enquête impliquent justement une tendance vers un tel dépassement, dans la mesure où en elles se fait jour, non seulement la volonté des gouvernés de ne plus être gouvernés de telle ou telle manière, mais aussi et surtout le désir d'être *autres* que ce que le fait d'être gouvernés a fait d'eux.

- 50 En tant qu'elles se fondent sur des rencontres non programmées ni programmables entre des « mondes » différents, sur un pari concernant la productivité de l'hétérogène et du devenir-autre, les pratiques de l'enquête semblent aussi aller à l'encontre d'un autre schéma dominant, celui de l'immunité, que la « Grande peur » sanitaire de 2020 n'a pas inventé – il agissait déjà puissamment dans les réactions devant la « crise des réfugiés » et les migrations en général –, mais qu'elle a contribué certainement à ancrer et à répandre.
- 51 C'est l'idée que la « vie réellement bonne » consiste à se protéger contre des menaces venant de l'extérieur, à conserver les acquis et le statut quo, à éviter les troubles et les traumatismes susceptibles de déstabiliser la reproduction silencieuse de l'identique. La protection obsessionnelle d'un « Soi » fragilisé et évanescent, d'une « santé » sans contenu concret, deviennent les seuls objectifs souhaitables que l'idéologie dominante propose aux habitants de sociétés pour lesquelles même l'enrichissement et la consommation semblent constituer des valeurs trop audacieuses – « De ces villes ne restera que le vent qui passait à travers elles »...
- 52 D'où aussi la tendance à se laisser conduire et gérer par les instances qui promettent de protéger et d'immuniser, par les « experts » de la prise en charge d'existences réduites à la vie dans le silence des organes. Selon Barbara Stiegler, « ce que l'on a retrouvé, lors de cette crise sanitaire, comme composante essentielle du néolibéralisme, c'est la conviction du caractère irrationnel des populations, et l'idée que seuls les experts, conseillant les gouvernants, étaient à même de nous mener dans la bonne direction »¹². Mais, encore une fois, il ne s'agit pas d'un phénomène récent, comme l'a rappelé Jacques Rancière :

J'avais essayé, dans *La Méésentente*, de définir, sous le nom de consensus, cette absorption de la politique dans la police qui nous fait voir un monde où il y a une seule réalité, une seule manière de la percevoir et de la nommer et finalement une seule réponse à lui apporter. Je réagissais à cette situation des années 1990 où se mettait en place la rhétorique qui nous montrait la crise comme le gouffre qui nous menaçait au moindre pas de côté avant de nous la présenter comme l'état endémique de nos sociétés qu'il fallait savoir gérer au jour le jour. La crise économique menaçante se voyait ainsi absorbée dans une crise plus radicale. Elle devenait une réalité pathologique permanente qui requérait l'identification toujours plus forte du pouvoir d'Etat à l'action de médecins seuls capables de connaître les remèdes à apporter et la manière de les administrer. Cette médicalisation du pouvoir intervenait, d'une manière significative, au moment où nos Etats réduisaient les dépenses publiques pour la santé et la recherche. Sous couleur de fin de « l'Etat-providence » on voyait en fait s'opérer une substitution : aux acquis sociaux et aux solidarités nées de la lutte sociale se substituait un rapport direct de chaque individu à un Etat prétendant assurer la sécurité de tous. Il y a donc des années que s'est mise en place cette rhétorique sécuritaire qui couvre toutes les situations – crise financière, terrorisme, problèmes climatiques ou épidémies – et qui donne à toutes la même solution globale : le renforcement d'un pouvoir d'Etat qui couvre sans interruption toute la chaîne de paroles, de décisions et d'actions qui va de l'interprétation savante des situations à l'intervention armée dans les rues. Il est donc bien vrai que toute la grille rhétorique employée aujourd'hui par nos Etats pour gérer la situation pandémique existait déjà et l'on peut dire que cette situation lui assure une efficacité maximum¹³.

- 53 Le discours envahissant sur la crise, la sécurité, la santé et le danger n'est donc pas seulement celui des instances politiques et techno-scientifiques au sens strict de ces termes : le pouvoir médiatique est devenu expertise, et l'expertise scientifique est

devenue industrie culturelle de masse. C'est un aspect de la condition « post-moderne » que les derniers marxistes critiques, comme Franco Fortini, avaient déjà reconnu au début des années 1990 :

Tout autour de nous, la masse chaotique de l'information et de la connaissance a érigé des barrières de privilèges – bien plus massives et solides que les « nomenklatures » de type soviétique aujourd'hui balayées (mais pas chez nous) – pour empêcher de savoir et de comprendre et pour faire en sorte que savoir et comprendre soient de plus en plus délégués (...). C'est le consentement général au principe que les experts sont les seuls à pouvoir comprendre quels sont les vrais intérêts de chacun et que (...) la seule mission de ces experts consiste à exiger du plus grand nombre l'acceptation passive des informations dont ils sont les gestionnaires¹⁴.

- 54 Si tels sont bien les paradigmes idéologiques dominants qui définissent notre situation actuelle, les figures présentes et passées de l'enquête que ce Dossier vise à présenter sont à méditer en tant qu'elles se fondent sur des principes irréductibles auxdits paradigmes : elles agissent sur le même tissu moléculaire, sur les mêmes structures du quotidien, sur lesquels se joue la reproduction de la subalternité et de l'exploitation.

L'enquête est un pari concernant la capacité de l'homme ordinaire, de ce « lecteur qui ne lit pas », avec une « antenne sur la nuque », « sous les journaux et le fumier enseveli »¹⁵, à se vouloir et à se faire autre que ce qu'il a été fait de lui – cet homme ordinaire qu'est chacun de nous, traversé et modelé par toutes les aliénations, corps vil sur lequel les rapports de propriété et de pouvoir inscrivent leurs hiéroglyphes, et néanmoins porteur d'une exigence inexprimable de bonheur et de sagesse.

Finalement, la question ultime que vise toute pratique d'enquête réellement libératrice est la suivante : « Que peut un homme ? » (au sens générique d'« être humain », bien sûr...) – de quelle figures de la vérité peut être porteur un homme « qui les vaut tous et que vaut n'importe qui »... ?

- 55 Ce deuxième volet du Dossier sur l'enquête associe les résultats de pratiques récentes d'intervention et de recherche à des études et des documents portant sur la généalogie de l'enquête.
- 56 Ainsi, le texte d'Emiliana Armano, Sandro Busso et Paola Rivetti est issu d'une enquête sur la précarité du travail intellectuel à l'Université menée en réactualisant les principes et les outils de la *conricerca* opéraïste et post-opéraïste et mettant en évidence les profils subjectifs et les affects qui lient la force-travail intellectuelle aux conditions de sa subalternité.
- 57 La généalogie « italienne » des méthodes de l'enquête militante et de la problématique de la fonction intellectuelle est abordée également par l'article de Marco Cerotto consacré à Raniero Panzieri et aux liens qui rattachent la « méthodologie » de l'enquête ouvrière proposée par les *Quaderni rossi* aux débats sur le statut de l'organisation et l'autonomie de la culture qui animent le mouvement ouvrier après la déstalinisation.
- 58 Mais les pratiques de l'enquête relèvent aussi d'une généalogie plus ancienne et stratifiée, dont témoignent les deux traductions recueillies dans le Dossier.
- 59 Ainsi, les appels aux ouvriers publiés par Ernest Jones dans ses *Notes to the people* montrent l'apparition d'une exigence d'enquête à l'époque du Chartisme et des premières manifestations du mouvement ouvrier, et, par là, l'efficacité de l'enquête dans la constitution du profil intellectuel et des outils analytiques marxistes.

- 60 Les textes de Florence Kelley, de leur côté, expriment une articulation entre activisme et savoir « situé » très différente du rapport entre Théorie et Organisation qui caractérise les deux dernières Internationales et leur posture fortement « pédagogique », mais dont la tendance vers une plus grande maîtrise des conditions immédiates de la production et de la consommation et vers une idée pragmatique et instrumentale des formes d'organisation semble, d'une part, reprendre l'hypothèse toquevillienne d'une valeur politique des associations citoyennes, et, d'autre part, anticiper les réflexions de Panzieri et leurs prolongements pendant la Séquence rouge italienne.

NOTES

1. Par-delà les auteurs des entretiens et des textes, la réalisation de ce Dossier n'aurait pas été possible sans la contribution de Fabrizio Carlino, Grégory Cormann, Caroline Glorie, Jérémy Hamers et Antoine Janvier.
2. Voir à ce sujet le *Séminaire du GRM* de l'année 2011-2012, dont les matériaux sont disponibles sur hypothèses.org : <https://grm.hypotheses.org/archives/archives-grm-5e-annee>
3. *Cahiers du GRM* n° 13 et n° 15, 2018 et 2019, Dossier « Archéologie du passé, mélancolie du présent », OpenEdition, <https://journals.openedition.org/grm/1098> et <https://journals.openedition.org/grm/1763>.
4. Cf. en particulier, Andrea Cavazzini, « Souvenirs du réel. Remarques sur la mélancolie et le présent » in *Cahiers du GRM* n° 13, OpenEdition, 2018, <https://journals.openedition.org/grm/1134> et Nicolas Marion-Gabor Tverdota, « Mélancolie de gauche, enquêtes ouvrières et éducation permanente », in *Cahiers du GRM* n° 13, cit., <https://journals.openedition.org/grm/1162>.
5. Sur cette période, et sur les *Quaderni Rossi* en particulier, cf. Andrea Cavazzini, *Enquête ouvrière et théorie critique*, Liège, Presses de l'Université de Liège, 2013. Cf. aussi, Marcelo Hoffman, *Militant Acts. The Role of Investigations in Radical Political Struggles*, New York, SUNY Press, 2019 (en particulier les analyses de l'enquête maoïste en France et du travail du Groupe d'Information sur les Prisons) et A. Cavazzini-Stéphane Pihet, « Introduction to the Study of Militant Workers' Inquiry », in *Viewpoint Magazine*, September 25, 2013, <https://www.viewpointmag.com/2013/09/25/introduction-to-the-study-of-militant-workers-inquiry/>.
6. Jacques Rancière, *En quel temps vivons-nous ?*, Paris, La Fabrique, 2017, p. 39.
7. *Le traiettorie dell'operaismo nel lungo '68 italiano*, Napoli, 21-22 décembre 2018, colloque organisé par Alessandro Arienzo, Giuseppe A. Di Marco et Marco Morra, avec la collaboration du GRM (plus d'informations disponibles ici : <https://grm.hypotheses.org/1704>). Cf. la publication des matériaux de ce colloque : Fabrizio Carlino-Marco Morra (éd.), *Traiettorie operaiste nel lungo '68 italiano*, Naples, La città del sole, 2020.
8. Colloque organisé par Marco R. Bazzan, Fabrizio Carlino, Andrea Cavazzini, Giuseppe A. Di Marco, Marco Morra, Anna Pia Ruoppo, Irene Viparelli (plus d'informations disponibles ici : https://grm.hypotheses.org/1795/teoria_prassi_1920dc-1).
9. Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine, *Que faire ?* (1902), cité depuis http://www.centremlm.be/IMG/pdf/que_faire.pdf, p. 21.
10. *Ibid.*, p. 22-23.

11. A l'époque où Lénine commence à être connu en tant que dirigeant révolutionnaire, un savant viennois invente une analyse des déterminismes inconscients qui ne peut être pratiquée sans que l'analyste soit interrogé par un analysant que meut le désir de libérer son existence entravée.
12. Barbara Stiegler, « Faire face aux experts. Néolibéralisme et pandémie », dans *Terrestres. Revue des idées, des livres et des écologies*, 26 juin 2020, <https://www.terrestres.org/2020/06/26/faire-face-aux-experts-neoliberalisme-et-pandemie/>
13. Jacques Rancière, « Viralité/immunité. Entretiens avec Andrea Inzerillo », in *Institut français Italia*, 20/04/2020, <https://www.institutfrancais.it/italie/2-jacques-ranciere-andrea-inzerillo>
14. Franco Fortini, *Extrema ratio. Note per un buon uso delle rovine*, Milan, Garzanti, 1990, p. 119-120.
15. Hans Magnus Enzensberger, « Défense des loups », dans *Mausolée* précédé de *Défense des loups* et autres poésies, traduit de l'allemand par Roger Pillaudin & Maurice Regnaut, Paris, Gallimard, 2007, p. 67-68.